

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

**Henri Hamelin**

**Souvestre, Émile**

**Bielefeld, 1841**

Szene X

[urn:nbn:de:bsz:31-90115](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-90115)

LAMB., *impétueusement.* Ah! madame...  
EUGÉN. Mon oncle!

## Scène X.

EUGÉNIE, LAMBERT, CANTAL.

CANT. Eh bien! qu'avez-vous donc?.....  
vous parliez si vivement que vous aviez  
l'air de vous disputer.

EUGÉN. Nous... nullement...

CANT., *saluant Lambert.* Monsieur... (A  
*part.*) Encore le romantique cousin... un  
artiste incompris... (Haut.) Je vous ai  
fait attendre pour déjeuner, je parie?...  
mais j'ai dormi tard... puis, cette cham-  
bre que tu m'avais donnée communique  
à la terrasse: j'y suis monté et je m'y  
suis oublié. Cette vallée de Charleval est  
magnifique... quel air pur! Il faut avouer,  
que vous êtes bien heureux de vivre à la  
campagne. Ici, du moins, on n'a pas re-  
gret à sa contribution personnelle; on  
respire pour son argent!... tandis que nous  
autres citadins, nous vivons sous cloche,  
comme des cantalons. L'industrie qui fait  
tant de progrès devrait bien trouver, pour  
nos villes, le moyen de distribuer de l'air  
à domicile. — Du reste, je vais bientôt  
jouir du même bonheur que vous. (à Eu-  
génie.) Mais qu'as-tu donc? tu es rêveuse...

EUGÉN. Moi, mon oncle!

CANT. Oui, toi. Tu es triste... voyons,  
qu'est-ce qui te manque pour être heu-  
reuse? tu as un mari qui t'aime, des en-

fants qui se portent bien... tu devrais te trouver dans la vie comme une alouette dans le ciel! — Ah: je t'avertis, d'abord, qu'il faudra être gaie pendant mon séjour ici: j'aime la joie, moi; c'est commun, mais c'est sain. — Par état, d'ailleurs, les *rêveuses tristesses* me sont défendues... Je vous demande ce que l'on dirait d'un bonnetier mélancolique!

EUGÉN. Oh! mon oncle... un bonnetier...

CANT. Mais certainement. Est-ce que je n'expédie pas de la bonneterie dans les quatre parties du monde? — Après ça je sais bien que je pourrais dire comme beaucoup d'autres, *que je n'étais pas né* pour un pareil état! j'ai fait mes classes; j'ai même d'anciens condisciples qui sont devenus hommes de lettres, et qui, au lieu de chaussettes, comme moi, tricotent des vaudevilles et des mélodrames... (*Un domestique entre avec une bouteille qu'il place sur la table.*) Mais, voyons donc, est-ce que nous ne déjeûnons pas. (*Le domestique avance la table, puis il sort.*) Cette promenade sur la terrasse m'a ouvert l'appétit... Eh bien, toi?...

EUGÉN. Non, mon oncle.

CANT. Et monsieur?

LAMB. Je vous remercie.

CANT. Comment? on ne mange donc plus, ici? Ma foi, moi, c'est une trop vieille habitude pour que je m'en défasse... d'autant que je n'ai aucune prétention à me nourrir de mes rêves, comme toi, Eugénie

... Oh! oui, tu as toujours été romanesque, mais moi c'est différent... (*il s'assied.*) je ne suis qu'un de ces misérables bourgeois qui se marient dès qu'ils ont satisfait à la conscription, travaillent quarante ans sans se plaindre, et meurent, à la sourdine, de leur belle mort, avec la réputation d'honnêtes gens; en un mot, un véritable épicier.

(*Mouvement d'impatience de Lambert. Cantal mange; Eugénie travaille à droite; Lambert dessine sur la table à gauche.*)

EUGÉN. J'espère, mon oncle, que cette fois vous nous resterez quelque temps!

CANT. J'y comptais; mais j'ai fait à Rouen une rencontre qui a dérangé tous mes projets, et me force à me rendre à Paris aujourd'hui même.

EUGÉN. Comment cela?

CANT. Mon Dieu, en portant chez mon notaire les fonds que je viens de réaliser, j'y ai rencontré une cousine que je n'avais point revue depuis trente ans... une de mes belles danseuses d'autrefois.

EUGÉN. Et vous l'avez reconnue.

CANT. En l'entendant nommer... car la figure... était un peu changée. Nous avons renouvelé connaissance, et nous avons passé ensemble une soirée entière causant de notre jeunesse, de nos illusions d'autrefois!... j'ai même fini par me rappeler que j'avais été amoureux fou de cette belle cousine... à ma sortie du collège. — Enfin,

à force de revenir sur le passé, la conversation nous a amenés à parler du présent, et j'ai reçu de ma vieille amie de tristes confidences.

EUGÉN. Que lui est-il donc arrivé ?

CANT. Oh! mon Dieu, des infortunes ordinaires... le veuvage d'abord, puis la vieillesse, la pauvreté... enfin, l'abandon d'un fils qui a mieux aimé suivre ses inclinations que ses devoirs. Cette dernière douleur était la plus vive; je lui ai promis de pousser jusqu'à Paris, de voir son enfant prodigue, et de faire tous mes efforts pour le ramener à la raison.

EUGÉN. Et vous appelez ce fils ?

CANT. Louis Arvon.

LAMB. Arvon?...

EUGÉN. Vous le connaissez?...

LAMB. Un jeune poète.

CANT. C'est cela: il a abandonné un petit emploi, dont il vivait à Rouen avec sa mère, laissant celle-ci pauvre, malade, désolée; et maintenant il végète à Paris où il maudit notre siècle de fer, en adressant des odes à la Colonne et à la lune.

EUGÉN. Mais c'est donc un mauvais fils ?

CANT. Eh mon Dieu, non; c'est simplement un de ces jeunes gens qui se croient de grands hommes parcequ'ils sont pâles, ennuyés de vivre, et qui, sans se douter que le premier caractère du génie est une sublime patience, dépensent à se plaindre le temps qu'il faudrait employer à réussir.

(Lambert fait un mouvement qu'Eugénie remarque.)

EUGÉN. Vous êtes bien sévère.

LAMB. Pourquoi donc? Monsieur exprime l'opinion commune: un poète, un artiste ont-ils droit de se plaindre? A quoi ces gens servent-ils? à fabriquer quelques jouets dont s'amuse les femmes et que méprisent les hommes raisonnables!

CANT. Oh! pardonnez-moi, on n'est point si barbare: je sais aussi que ce qui est beau est utile et qu'il y a ici-bas une tâche différente pour chacun: humble pour le marchand, glorieuse pour l'artiste, honorable pour tous quand elle est bien remplie. — Mais il ne suffit pas de se décorer d'un beau nom, il faut prouver qu'on est digne de le porter.

EUGÉN. Est-il toujours facile de faire ses preuves? Le siècle n'est-il pas injuste quelquefois? il peut y avoir des génies méconnus.

CANT. Des génies méconnus? comment donc? on ne voit que cela depuis dix ans. Il n'est plus d'étude d'avoué qui ne cache un Gilbert, plus de boutique de barbouilleur où ne languisse un Michel-Ange; il y a en France, dans ce moment, débordement de grands hommes... sans que cela paraisse!... Les gens médiocres s'en vont comme les rois et les dieux, et, si l'on n'y veille, l'espèce s'en perdra.

LAMB. Oh! ne craignez rien, monsieur: la médiocrité se perdre, bon Dieu! Et qui

donc serait riche, heureux, puissant en France? où prendrait-on des députés et des académiciens? La médiocrité! mais n'est-ce point elle qui règne et qui a banni la poésie pour l'arithmétique? Ne sommes-nous pas à une époque marchande où tout se pèse et se mesure, et où les puissants ont un tarif à la place du cœur? — Ah! qu'ils furent heureux, nos maîtres, de vivre dans ces nobles siècles où Raphaël traitait d'égal à égal avec le pape, et où Pétrarque montait au Capitole!

CANT. Et où Le Tasse mourait fou en prison.

LAMB. Eh! monsieur, ce qui est plus lourd à supporter que les fers, c'est l'indifférence, c'est l'égoïsme; ce sont ces préjugés misérables qui garottent tous les élans; ce sont les jougs imposés aux cœurs de glace qui tuent l'artiste; non pas seulement celui qui écrit, qui peint ou qui taille le marbre, mais tous ceux qui sont poètes par le cœur.

CANT. Monsieur est artiste?

LAMB., avec dédain. Oui, monsieur.

EUGÉN., à demi-voix. Mon oncle!...

CANT. Pardon... ce que je disais ne s'adressait pas à monsieur Lambert, mais à ces parasites de la gloire, qui se croient de grands hommes uniquement parcequ'ils ne savent pas se résigner à être des hommes ordinaires... Lord-Byrons au petit pied, qui méprisent tout ce qui n'est pas extravagant comme eux, et vous traitent

avec dédain de marchands... pour peu que vous vous fassiez la barbe et que vous payiez vos contributions...

(*Il se lève. — Mouvement violent de Lambert.*)

EUGÉN., *vivement passant entre eux.* Eh mon Dieu!... (*souriant.*) les hommes discutent toujours, qu'on parle morale, art ou politique... quand on ne s'entend pas, ne peut-on causer d'autre chose?...

LAMB. Laissez dire votre oncle, madame, il est la voix du siècle, et il y a profit à l'écouter.

CANT. Oh! le siècle! c'est toujours de sa faute quand on ne réussit pas... Eh bien! moi, monsieur, j'ai plus de foi dans la puissance de la volonté: le véritable génie travaille, persévère; il n'accepte point l'obscurité, car il n'est génie qu'à la condition d'être fort. Je ne crois pas aux vocations qui ne se révèlent que par des plaintes; et je suis las d'entendre des oisifs mécontents médire du siècle qui les nourrit à ne rien faire, et abriter leur paresse sous le travail de ces marchands qu'ils raillent.

LAMB., *prenant son chapeau pour sortir.* Monsieur!... Pardon... ma patience n'est point encore à l'épreuve de certaines opinions... Mais je ne suis pas de ceux qui abritent leur paresse sous le travail des autres... je le ferai voir. (*Fausse sortie.*)

EUGÉN., *bas, l'arrêtant.* Restez.